

Entre-actes

Guy Durand

Numéro 40, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Durand, G. (1988). Compte rendu de [Entre-actes]. *Inter*, (40), 56–57.

ENTRÉE - ACTES
Au vernissage, Rose-Marie GOULET, debout seule près de sa « table-cheval », composait noir sur blanc. Toute entrée par la suite brisait cette fixation sur fond de gris. Heureusement.

C'est qu'un dispositif photo-électrique placé à la porte d'entrée déclenche les mouvements et rythme l'installation. Une œuvre d'ailleurs qui, au premier coup d'œil, transforme radicalement le local du LIEU. Un brin de surréalisme flotte alentour de l'ingénieux cheval-table dont les ailes de bois s'agitent quelques secondes sans que les pattes-sabots ne suivent. Différents voiles recouvrent une série de cadres étalés symétriquement sur deux murs. Les tissus tantôt gris, tantôt vernis, tantôt lumineux qui nous sont donnés cachent en fait de petits agencements visibles (si on lève le voile), mais surtout ils dévoilent l'invisible. Des fils ondulés nous mènent à des ventilateurs, aussi camouflés dans les cadres. Et ce qu'on ressent soudain, c'est du vent, du mouvement.

Tout d'un coup, la cohérence de l'ensemble se découvre, le frémissement des voiles provoqué par les ventilateurs accélère les mots de cette phrase qui parcourt les murs :

« L'empreinte, sir, que livre un dessein verni au rythme varie avec les vents ondulants et vibrants, les vents, les vents de passage. »
Rose-Marie GOULET

Tout baigne dans l'introspection qui nous suggère une installation fortement libidinale. Chaque fois que l'on s'arrête sur un détail, la dualité des pulsions de vie et de mort s'enclenchent (par exemple, la machette devenue la queue de l'étalon). Pourtant l'artiste œuvre ailleurs. L'installation de Rose-Marie GOULET ne fait pas qu'habiller le LIEU de gris, de draps, de cadres et de sculptures amalgamés. Elle en transforme l'humeur. Mixte surréaliste ou spleen romantique par la phrase ? Non pas.

Le concept à la base même de l'œuvre, c'est le temps. On comprend mieux le projet artistique de la « reprise » quatre ans plus tard de l'œuvre presque identique créée à Sherbrooke. GOULET y questionne l'essence même de l'unicité de l'installation comme manifestation artistique actuelle. L'artiste pousse un peu plus loin : elle opère la jonction dans la matière de trois des tendances qui se côtoient en art : par les cadres, elle évoque le médium peinture qui se repli sur son histoire (référence), le médium sculpture qui se rapièce (soudures), et l'art féministe qui en est à se reprendre (tissus). Ainsi la table-cheval nous ramène aux actuels recyclages des matériaux hétéroclites, les cadres moulés, recouverts, différents, bifurquent vers l'histoire de la peinture en pleine autoréférentialité du système de l'art.

En bout de visite, d'abord déclenchée par la technologie, c'est bel et bien le rapport nature/culture qui prime, comme le schématise ce tableau :

Nature :	Culture :
- mouvements du vent - matériaux	- tissus et cadres symboliquement chargés
- animal - cheval ailé - bois - électricité	- table - être fabuleux et œuvré - fonction inusitée - dispositif d'animation des ailes du cheval et des ventilateurs

Noir sur blanc, coups de vent, battements d'ailes, de quoi frémir au LIEU !
Guy DURAND



